



### Un élément d'intégration difficile

Vanessa Sudreau  
(Collège clinique de Toulouse)

*Ce court texte est un point de lecture du Chapitre XV « À quoi sert le mythe », issu du Séminaire IV. Ce point a été proposé aux étudiants des Chemins de psychanalyse, où est examiné pas à pas cette année le Séminaire La relation d'objet.*

À partir de la succession des nombreux mythes déployés par Hans, Lacan nous rend attentif aux éléments qui composent ces histoires : ce sont des signifiants et à ce titre ils ne se confondent ni avec la chose qu'ils représentent, ni avec le signifié.

Le cheval par exemple est tantôt Hans, tantôt la mère, le père, le phallus ; le mythe est le circuit rendant possible cette circulation, ces permutations, en les encadrant. Il s'agit donc d'un système, Lacan utilise ce terme, dans lequel les signifiants n'ont pas toujours la même place. Les éléments n'y sont pas des entités assignées à une place fixe, mais des *composants*<sup>1</sup>. C'est au contraire la mobilité qui prévaut d'un mythe à l'autre, tout y est transitoire, Lacan y découvre cependant une logique à l'œuvre. Si le cheval était la mère, du début à la fin, il s'agirait de suivre ses tribulations linéairement jusqu'à ce que se dépose le sens du récit : l'aboutissement du sens.

Le fait qu'un même signifiant puisse se faire le support de tous les protagonistes imaginaires de la vie du sujet rend le récit plus complexe à saisir, du point de vue de la compréhension, il s'agit donc de s'orienter du signifiant par une autre voie. Nous mesurons alors l'écart qui existe entre la signification et la mise en acte propre au récit du mythe qui constitue en lui même le traitement de l'angoisse, et non un dédoublement ornemental de celle-ci.

Tout comme le cheval, la girafe, petite ou grande, est-elle papa et maman ? Maman et Hans ? Le mythe – émergence du champ de l'Autre pour l'enfant – lui permet d'appareiller ses questions à la mesure de ses nécessités en favorisant la mise en circulation des mille et une versions nécessaires à expérimenter les possibles et impossibles de cette nouvelle vie où, du fait du gap logique effectué par le sujet, il ne peut plus être le phallus propre à leurrer le manque de l'Autre. Du moins cela porte à ce moment là à d'autres conséquences.

Dans ce déploiement foisonnant de mythes successifs, ne s'agit pas seulement d'en essayer plusieurs jusqu'à ce que se dépose la bonne version, le bon sens, mais plutôt « qu'un certain nombre de circuits, en plusieurs sens du mot, soient parcourus pour que la fonction de symbolisation de l'imaginaire soit efficacement satisfaite »<sup>2</sup>.

Comment Hans creuse t-il le premier sillon qui lui permet cet appareillage ? Par le biais d'une extraction, en acte, en faisant glisser la girafe en petite boule de papier sur laquelle il s'assoie. Hans fait ainsi la première encoche, celle du Un, qui lui permettra de compter dans l'Autre, par l'Autre. Il élève un signifiant imaginaire (la girafe) à la dignité du symbole, produisant un évidement dans l'image, un *moins* (-). Écornage.

C'est là que « nous entrons [...] dans le grand jeu du signifiant »<sup>3</sup> et nous voyons comment la dimension de mise en acte y est inhérente. Les mythes ici, prennent leur valeur de vérité en lieu et

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 276.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 265.

place du leurre imaginaire dans lequel l'enfant baignait ignorant et heureux. Ils se situent donc, non seulement du côté de celui qui les produit, mais aussi du côté de l'Autre, qui change de statut corrélativement au sujet ; cette perspective fait du mythe un espace de séparation d'avec l'Autre, d'avec l'angoisse, sur fond d'aliénation – le signifiant dès lors est bel et bien le support pour le sujet. Réel.

Le jeu pour Hans a changé de nature, le monde a changé de couleur. L'aperçu de sa solitude à l'endroit du sexuel heurte le sujet et rebat les cartes du monde conduisant Hans à produire lui même les mythes nécessaires à appareiller l'énigme qui surgit : «... invasion déchirante, irruption chavirante [...] C'est assez pour nous indiquer au détour où nous nous trouvons que la nouveauté du pénis réel doit jouer son rôle, comme élément d'intégration difficile. »<sup>4</sup>

Tout se passe comme si l'énigme du sexuel avait troué le scénario imaginaire où l'enfant se logeait jusqu'alors : la baraque désormais menace de s'écrouler. Hans produit une réponse syntone à ce qu'il rencontre, en trouant lui même – par la petite girafe roulée en boule – l'Autre qu'il complétait. Il ne s'agit donc pas de comprendre les mythes de Hans, nous indique Lacan, mais plutôt de suspendre cette pente pour mieux en approcher la logique.

À *quoi servent les mythes* est la question que pose J. Lacan. Ce sont là des petits cailloux à suivre un à un, délimitant un bord, plutôt que les indicateurs d'une réalité qui serait déjà là, hors sujet. Et nous voyons le sujet Hans construire ses chemins : petit cailloux par petit cailloux, il écrit le texte qui seul rend possible une lecture.

Vers la fin du Chapitre, Lacan note que les créations mythiques s'amplifient et se transforment à la faveur des interventions impératives (ou intempestives parfois) du père, dévoilant une fonction de défense inhérente aux mythes, cette défense procède de la *fonction intégrative des mythes* : « L'intégration oedipienne »<sup>5</sup> passe donc par la *mise en branle de la transformation mythique*<sup>6</sup>.

Mais tous ces efforts aussi nécessaires qu'inconscients, butent sur ce que Lacan nomme un *élément d'intégration difficile*<sup>7</sup>. C'est même là ce que le mythe s'emploie à encadrer, il s'agirait donc d'« intégrer » un élément qui troue le système, troue l'imaginaire, soit l'élément symbolique ici conçu comme ce qui perfore à la fois tout en les nouant l'imaginaire et le réel.

Intégrer le sexuel, voilà à quoi s'escrime Hans, courageusement, via les mythes qui le traversent et sur lesquels il s'appuie, avec lesquels il cavale. Qu'est-ce que le progrès de Hans ? « Un progrès dans l'ordre du signifiant » nous dit Lacan, « un formidable jeu mythique », qu'est-ce que le mythe ici, sinon l'association libre d'un analysant ? Si certains signifiants sont des signes « propres à tout faire », comme le cheval ou la girafe, chaque mythe est un essai, une tentative de signification, mais nous le voyons, aucun ne résorbe la question entièrement, ils l'appareillent plutôt, *imparfaitement* dit Lacan. La question du Père, « éternellement non résolue »<sup>8</sup> paraît ici le point qui objecte à une issue « typique »<sup>9</sup> de l'Œdipe. Le ratage déjà s'annonce.

Ainsi l'EID<sup>10</sup> reste présent malgré les efforts symboliques, dans ce registre, le progrès consiste dans les substitutions, les déplacements, le jeu des signifiants non dans l'avènement d'un être abouti et totalisé qui aurait intégré tout du sexuel. Car comment ne pas voir dans cet EID, la jouissance inéliminable, contenu par le mythe aussi bien que générée par lui ?

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 260

<sup>5</sup> *Ibid.* p. 382

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.* p. 260

<sup>8</sup> *Ibid.* p. 372

<sup>9</sup> *Ibid.* p. 383

<sup>10</sup> Élément d'Intégration Difficile.



